

Les concerts de l'Artistic, dont la formule est neuve, d'accord avec le temps présent, et digne de durer, ont obtenu, bien qu'ils viennent partager les heures que les autres grands concert du dimanche savaient remplir suffisamment, le plus vif, le plus notable succès. On entend *Siegfried-Idyll*, la huitième symphonie, ou l'une de celles de Mozart, ou l'*Inachevée* de Schubert, un *Concerto* de violon ou de piano, une scène de *La Valkyrie* ou d'*Orphée*, et pour finir, (ou pour commencer, ou pour varier les idées entre deux pièces de la musique d'autrefois), du jazz d'orchestre : la *Rhapsody in blue* de Gerschwin (l'ambitieuse), ou mieux, quelques-unes de ces suites de danses, arrangées par le génie afro-américain, où le saxophone brâme et badine. De tels programmes appâtent un jeune public, celui qui se retrouve aux *Wiéner* ou dans les *music-halls*, et qui se réjouit de confronter ici, servies en un seul régal, les saveurs habituelles de la musique, et ces voluptés neuves qui la pénètrent jusqu'aux moëlles, quand frémissent les rythmes à nu, sous la caresse pimentée des projections de couleur instrumentales. Confrontation digne également, pour le critique, du plus grand intérêt : ce qu'il y a dans le jazz de bon et de mauvais, de passé et d'avenir, apparaît. Un fonds musical, un matériel thématique qui n'est guère autre chose que le bric-à-brac de la romance sentimentale anglo-saxonne, corps de formules mélodiques qui s'apparentent à Massenet, à Puccini, dont on ne voudrait pas ailleurs, et qui sont du passé le plus fané, le plus récent. Mais la fantaisie singulière du nègre, ordinairement humoristique, et parfois rêveuse, une imagination de grands innocents qui jouent, et qui créent et qui renouvellent sans cesse les modalités de leur jeu, sont venues changer tout, et nous apportent, au lieu de ces formules usées, un arsenal de sons et de rythmes d'une verdure émouvante, toute une jeunesse de l'émotion artistique, de quoi relancer notre musique en avant pour longtemps. Elle n'eût point trouvé cela toute seule,

elle est trop loin de la source naïve. Le retour à la nature est toujours le seul moyen de rénovation des arts ; une fois de plus, et par un biais le plus imprévu, il vient de se manifester à nous.

M. Henri Morin est un chef d'une valeur remarquable. D'intelligence ouverte et sensible, il dirige aussi bien le jazz que la musique, et c'est pour le jazz surtout que je le féliciterai. Ses interprétations de Beethoven, de Wagner, de Mozart (sauf, au premier concert, un peu de flottement et de timidité, causées par les manifestations diverses d'un public nerveux, qu'une mauvaise organisation matérielle du concert avait excédé) furent sans doute d'une précision, d'une justesse de ton, et cependant aussi d'une personnalité, qui classent un musicien ; mais, du jazz, qu'il est si facile de caricaturer, d'alourdir, de changer en affreux bacchanal, il a donné une réalisation artistique, meilleure peut-être que celle de Whiteman, en tout cas la plus rapprochée que nous ayons encore rencontré de celle de certains disques phonographiques américains. Il est juste d'ajouter que son orchestre contient des éléments excellents.

André TESSIER.